

aimer
les philosophes

Hume
Hume

Observer, philosopher

Philippe Saltel

ellipses

C'est en langue anglaise que j'ai lu pour la première fois un ouvrage de David Hume. J'y étais tenu par la préparation d'un concours de recrutement dont l'une des épreuves orales consiste en une traduction suivie d'un commentaire du texte tiré au sort parmi les nombreux paragraphes de l'œuvre, en l'occurrence l'*Enquête sur l'entendement humain*. Comme tout étudiant en philosophie, je connaissais certaines thèses de l'auteur, son analyse de la relation de causalité ou son examen de la croyance en une identité de la personne à travers le temps, sans avoir jamais étudié sérieusement le détail textuel d'une argumentation. Considérer le texte en « version originale » pour s'entraîner à le traduire, voilà qui oblige à lire de près.

Ce que j'ai alors remarqué s'est trouvé confirmé par toutes les lectures qui ont suivi celle-là. Tout d'abord, le texte anglais manifeste le *style* de ce philosophe. La manière d'écrire la philosophie n'est évidemment pas sans rapport avec la façon de concevoir cette pratique. Ainsi, la phrase de Hume, souvent construite comme une phrase française, est d'une grande limpidité ; elle prend place dans une construction argumentaire dont l'auteur signale les enchaînements, facilitant ainsi la compréhension. En utilisant fréquemment le doublet d'un mot d'origine saxonne par un mot d'origine latine (*feeling or sentiment*, par exemple), il imite la langue juridique, le *Legal English* historique et il donne un certain vernis à son intention manifeste d'être entendu par tous (puisque telle était la fonction du doublet juridique à partir du Moyen Âge). Il sait manier l'humour (ainsi quand il compare les dissensions philosophiques à des combats menés par les musiciens de l'armée plutôt que par de vrais combattants), il sait pratiquer des genres différents d'écriture : le *Traité de la nature humaine* (premier ouvrage) répond à des normes qui ne sont pas celles des *Dialogues sur la Religion naturelle* (publiés à titre posthume), entre lesquels Hume s'est essayé aux formes brèves des essais et dissertations (*Essais moraux, politiques et littéraires*, *Dissertation sur les passions*) et aux reprises de ses thèses sous une forme plus concentrée et plus illustrée d'exemples et de références dans les deux *Enquêtes* (la première concernant l'entendement, la seconde, les « principes de la morale »). Enfin, c'est un philosophe présent dans son texte, n'hésitant pas à parler à la première personne (jusqu'à évoquer ses hésitations et ses

états d'âme, à la fin du livre I du *Traité*), un philosophe qui se met en scène dans l'introduction de certains dialogues, qui engage le lecteur à ses côtés, ou s'adresse directement à lui, lui mettant les cartes en mains.

Et dans cette grande variété de pratiques d'écriture, seconde caractéristique, Hume ne cesse d'*argumenter*. Il traque les contradictions, va aux solutions les plus simples, c'est-à-dire les plus économes en présupposés – ce ne sont donc pas les solutions les mieux acceptées –, il teste ses propositions dans les faits les plus courants et dans les expériences de pensée qu'il construit ; à quoi nous devons ajouter que ce philosophe, comme d'autres penseurs classiques, développe les objections que l'on peut opposer à ses thèses avec une grande honnêteté : d'où sa prédilection pour les dialogues philosophiques, dans lesquels des protagonistes fictionnels soutiennent tour à tour des raisons clairement exposées, confrontées, évaluées. Cette manière de faire, toujours circonspecte, produit une philosophie qui ne manque pas de nuances, d'exceptions à la règle, de droit reconnu au cas particulier : le lecteur peut constater dans les textes cette honnêteté philosophique exemplaire.

Cela vient, selon moi, de l'importance que Hume accorde à l'*observation*. Cette troisième caractéristique apparaît dès lors que l'on fait attention aux verbes que le philosophe emploie. Dans le vocabulaire d'un auteur, nous accordons souvent beaucoup plus d'importance aux substantifs qui expriment les concepts comme des notions de réalités ; mais les verbes manifestent aussi des conceptions de rapports entre les choses, d'actions, réactions, productions, de façons propres d'aborder ces choses. Hume nous montre souvent ce qui « apparaît » (*it appears...*), nous fait observer, remarquer, constater (*we observe, we find*), examiner (*upon a better examination*), prendre en considération (*to consider, to regard*). Tel est bien le projet de la « science de la nature humaine » qu'il veut fonder : s'établir sur l'expérience. Ainsi, une proposition est tirée de ce que l'expérience montre ; elle tente d'expliquer ce donné sans l'excéder ; elle se confirme par des expériences, d'autres données, certains cas particuliers, certaines comparaisons avec d'autres faits semblables. Telle est alors la limite, mais aussi la qualité de cette « science sceptique » qui se garde de s'éloigner des faits, auxquels elle

entend se soumettre, au risque de décevoir les espoirs mis dans ce projet. Il a pourtant sa rigueur et sa noblesse propre : *primum observare, deinde philosophari* : d'abord observer, ensuite philosopher.

« Soyez philosophes, mais que toute votre philosophie ne vous empêche pas de rester homme¹ »

La vie de David Hume manifeste qu'il s'est appliqué à lui-même le précepte que l'on peut lire dans l'introduction de *l'Enquête sur l'entendement humain*. Philosophe, cet homme l'est sans conteste, si l'on en juge par l'influence de son œuvre dont les thèses ont toujours été et sont encore aujourd'hui commentées, discutées, actualisées ; mais ce philosophe aura été un homme de son temps, précisément un membre de cette classe cultivée du XVIII^e siècle ouverte aux idées nouvelles, formée par les lectures et les voyages, entretenant par la correspondance ou la fréquentation des salons des échanges qui, pour être courtois, n'en sont pas moins sérieux. Ajoutons que cet homme, qui n'a jamais pu obtenir les chaires d'enseignement par lui convoitées, a occupé plusieurs emplois professionnels : successivement précepteur, secrétaire, bibliothécaire, diplomate, ce philosophe n'est pas un oisif.

Il est né le 26 avril 1711 à Édimbourg, sous le nom de David Home, dans une famille de petite noblesse. Il n'a pas vraiment connu son père, avocat, décédé en 1714. C'est à Chirnside, dans la propriété familiale de Ninewells, qu'il passe son enfance et sa jeunesse auprès de sa mère, qui élève ses enfants avec l'aide de son beau-frère, pasteur presbytérien du bourg. Le jeune David entre au Collège d'Édimbourg à l'âge de onze ans ; c'est un élève studieux qui apprend à connaître les auteurs classiques, notamment latins, et les sciences auprès d'enseignants réputés, dont un disciple de Newton, Robert Stewart, alors que les thèses de l'auteur des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (1687) ont bien des difficultés à être admises dans nombre d'établissements d'enseignement.

1. David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Section I.

David, que sa mère et son oncle voudraient destiner au métier d'avocat, est un lecteur assidu des classiques, puis des philosophes (Montaigne, Descartes, Malebranche, Locke, Shaftesbury). Faute de fortune suffisante pour étudier, il est dirigé vers le commerce, mais cette tentative est malheureuse. Plusieurs motifs concourent à son envoi en France, en 1734.

C'est d'abord à Reims, puis à La Flèche, près du collège jésuite où étudia Descartes, que Hume (qui écrit ainsi son patronyme) vit et forme le projet d'un *Traité de la nature humaine*, inspiré de Newton puisque l'ouvrage porte pour sous-titre « Essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux ». L'avertissement qui précède le premier volume publié prévoit quatre parties ; il en comportera finalement trois. La première partie, consacrée à *L'entendement*, et la seconde, consacrée aux *Passions* sont publiées en 1739, sans nom d'auteur. Hume est alors rentré à Londres pour réviser son travail et trouver un éditeur. De cette première publication, Hume évoque l'insuccès dans son autobiographie. Ce n'est pas tout à fait exact : le livre est recensé et critiqué, de sorte que l'auteur est conduit à défendre les thèses du Livre I par un *Abrégé du Traité...*, toujours anonyme, en 1740, puis à les amender par un *Appendice au Traité...*, à la fin de cette même année, qui voit également la publication du Livre III, *La Morale*.

Vivant avec sa mère et son frère aîné, Hume étudie le grec et rédige de petits écrits, dans le style que l'on trouve dans les périodiques de l'époque. Sur des sujets variés, politiques, économiques, esthétiques, moraux ou historiques, quinze essais sont réunis en 1741 sous le titre d'*Essais moraux et politiques*, toujours sans nom d'auteur, et connaissent un succès suffisant pour être réédités l'année suivante. Au long de sa vie et sous des titres différents, le philosophe a publié plusieurs éditions de ce recueil d'essais, ajoutant de nouveaux textes, en retirant certains. C'est pour lui un autre mode d'écriture philosophique, qui lui permet de prendre en charge des questions précises que le genre du traité ne permettait pas toujours d'examiner ou de développer.

En 1744, première tentative de candidature à l'Université : à Édimbourg, une chaire de Morale et de Métaphysique est disponible. Mais la candidature de Hume déplaît fort, au point qu'un (ou plusieurs ?) pamphlet(s), sous la

plume de William Wishart, accusent le candidat de scepticisme et d'athéisme. Hume répond par une *Lettre d'un gentilhomme à son ami d'Édimbourg*, reprenant un procédé déjà utilisé par Wishart lui-même.

Ici commence la série d'engagements professionnels du philosophe : d'abord « précepteur » et plutôt homme de compagnie du jeune marquis d'Annandale, de mauvaise santé mentale, il échappe à cet emploi ingrat et se voit proposer à Londres de devenir le secrétaire particulier du général Saint-Clair, ce qui lui permettra de voyager avec lui en France, en Autriche, en Italie. Hume reprend alors son activité littéraire : il publie *Trois essais moraux et politiques* en complément des essais déjà parus, et des *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, dont la structure est plutôt celle de chapitres liés entre eux dans une démarche progressive. Cet ouvrage, qui recevra dix ans plus tard son titre définitif, *Enquête sur l'entendement humain*, est certainement, pour le grand public, le plus connu et le plus étudié de l'auteur. Hume y propose une présentation nouvelle des thèses principales du Livre I du *Traité*, augmentées notamment de deux chapitres sur les questions religieuses (les miracles, la « religion naturelle »). L'envoi, par Montesquieu, d'un exemplaire de *L'Esprit des lois*, donne une idée de la réputation déjà obtenue dans les milieux intellectuels.

En 1751, Hume publie *l'Enquête sur les principes de la morale*, qui présente différemment les thèses du Livre III du *Traité*, mais là encore, les augmente et les amende. Par sa richesse en illustrations historiques et littéraires, ses nombreuses références philosophiques, ce livre qu'il considère comme « le meilleur de tous ses écrits » combine les qualités des différents genres précédemment essayés. Il commence aussi la rédaction des *Dialogues sur la religion naturelle*, qui ne seront publiés qu'après son décès. Mais la période est assombrie par un nouvel échec à l'Université : à Glasgow, Hume aurait pu succéder à son ami Adam Smith qui laissa la chaire de Logique. Notre philosophe est alors élu (non sans difficultés), en 1752, au poste de conservateur de la bibliothèque de la Faculté des Avocats d'Édimbourg, où il reste en poste jusqu'en 1757. Cette condition paraît favorable à l'écriture ; du côté de la philosophie, avec les *Discours politiques*, recueil de douze essais, et, en 1757, la publication des *Quatre dissertations* (*l'Histoire naturelle de la religion*, l'essai sur *La norme du goût*, la *Dissertation sur les passions* qui reprend les

propositions du Livre II du *Traité*, l'essai sur *La Tragédie*) ; du côté de l'histoire, puisque Hume a entrepris une *Histoire de la Grande-Bretagne* et une *Histoire d'Angleterre de l'invasion de Jules César à la Révolution de 1688*.

Peu après cette période, Hume reçoit de Lord Hertford, nommé ambassadeur en France, la proposition d'occuper l'emploi de secrétaire, d'abord privé, puis titulaire. Il est fort bien accueilli en France, fréquente les salons, se lie avec Diderot, d'Alembert, d'Holbach, Buffon, Marmontel, Helvétius. C'est à cette époque qu'il retrouve sa correspondante Hyppolite de Saujeon, comtesse de Boufflers. Le « bon gros David », comme le surnomme Voltaire, sera même « le seul ministre anglais » à Paris quand Lord Hertford est nommé vice-roi d'Irlande.

En 1766, à l'arrivée du nouvel ambassadeur, Hume rejoint Londres en compagnie de Jean-Jacques Rousseau, sur la suggestion de la marquise de Verdelin. Rousseau se plaint de l'hostilité de son voisinage à Môtiers-Travers ; Hume estime cet homme qu'il fait accueillir favorablement à Londres. Mais les relations entre eux se dégradent rapidement. Hume insiste pour trouver un emploi pour Rousseau, qui ne l'entend pas ainsi ; l'Écossais n'apprécie guère Mme Levasseur, la compagne de Rousseau ; Jean-Jacques se méfie de Hume, ami des Encyclopédistes, mais il est probablement vrai que David ouvre les courriers adressés à son invité : les torts sont partagés dans cette querelle qui est connue en France, au point que les amis français de Hume l'engagent à se défendre dans un *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau*. Jean-Jacques a quitté Londres ; Hume occupe alors, en 1767, un poste de sous-secrétaire d'État.

De retour à Édimbourg en 1769, il s'occupe de rééditions et prépare la publication des *Dialogues sur la Religion naturelle*, que l'on pense achevés depuis 1763. Ce n'est qu'après sa mort des suites d'une tumeur intestinale, le 25 août 1776, que l'ouvrage sera publié par son neveu. La dernière lettre de David Hume a été adressée à son amie la comtesse de Boufflers.

Une affaire de curiosité

Dans l'Introduction du *Traité de la nature humaine*, Hume présente clairement son projet : il s'agit pour lui de construire une « science de la nature humaine » qui appliquerait à la « philosophie morale » (théorie de la connaissance, des affects, des valeurs) la méthode expérimentale de la « philosophie naturelle » (théorie des corps inertes et vivants). Apparemment, l'intention serait donc de substituer une démarche scientifique aux spéculations philosophiques et de rompre avec la tradition : Hume annoncerait en quelque sorte la conquête progressive des domaines propres de la philosophie par les sciences humaines nouvelles, psychologie, sociologie, anthropologie... Mais les choses ne sont peut-être pas aussi simples. D'une part, ce philosophe n'aura pas été le premier (ni le dernier) à affirmer qu'avec lui, tout va changer : depuis ceux qui s'écartent du platonisme, ceux qui rompent avec l'enseignement scolastique, ceux qui critiquent le cartésianisme, et ainsi de suite, nombreux sont les auteurs qui ont, comme le jeune David l'écrit dans une lettre de 1734, entrevu « une nouvelle scène de pensée ». D'autre part, les conventions stylistiques de l'époque prescrivent de limiter considérablement les références, de sorte que Hume, tout particulièrement le jeune Hume certainement inquiet de faire valoir son originalité, n'indique guère ce qu'il doit à ses lectures philosophiques. Si nous considérons de près cette fameuse introduction, nous pouvons constater qu'elle ne dit pas que les philosophes précédents se sont trompés en tous points, mais que les fondements de leurs thèses sont insuffisants. Ainsi, Hume compare la scène intellectuelle à une cité en désordre, l'armée des philosophes à une troupe qui n'emporte de victoires qu'au bruit de sa fanfare, et non à l'usage des armes : mais cela n'est qu'un discrédit limité¹. En vérité, ils ont manqué de circonspection, de maîtrise des chaînes argumentaires ou de cohérence, mais le sérieux de leurs intentions, voire, pour partie, leur aboutissement, ne sont pas mis en cause. En revanche, l'imperfection des méthodes a discrédité la philosophie aux yeux du public : « tout ne va pas bien à l'intérieur » ! Par conséquent, la

1. *Traité de la nature humaine*, Livre I : *L'Entendement*, Première partie, section 1 [TNH, 1.1.1], trad. Ph. Baranger et Philippe Saltel, Paris, GF-Flammarion, 1995, p. 31-32.

confusion qui règne dans la philosophie et l'insuffisance des arguments composent la cause du rejet de la « métaphysique » entendue (comme on l'entend à l'époque) comme philosophie exigeante et sérieuse¹. L'intention du philosophe est bien de reprendre en mains cette exigence ; la mise en ordre qu'il propose, sur un « fondement *presque entièrement* nouveau² », la science de l'homme construite expérimentalement doit nous réconcilier avec la « métaphysique ». On ne s'étonnera donc pas de voir Hume *essayiste* se présenter en « ambassadeur envoyé par les provinces du savoir auprès des provinces de la conversation³ », ambassadeur des doctes auprès du public cultivé de son temps, le lectorat bourgeois ou mondain. Il convient de tenir compte de cette unité d'intention qui préside à l'ensemble de l'œuvre, quels qu'en soient les modes d'organisation et les styles d'écriture.

La proposition philosophique de Hume s'entend donc comme *adressée* à ceux qui jugent que la tâche philosophique demande beaucoup d'efforts pour offrir peu de solutions. Il revient à la mise en œuvre de ces recherches (en anglais *enquiries*, « enquêtes »), désormais fondées sur l'expérience, « expérimentales » donc, de nous conduire à des résultats. Toutefois, l'approche humienne ne fait pas de cette seule perspective le mobile de l'engagement du philosophe dans son activité et de celui du lectorat à sa suite. Plusieurs textes nous permettent de dégager de l'œuvre entière l'idée de la *cause* qui soutient l'entreprise et de la cause qu'elle soutient, c'est-à-dire de l'enjeu propre qui est le sien. En ce sens, cette œuvre comprend une « philosophie de la philosophie », si l'on peut dire.

Hume attribue l'activité intellectuelle à une cause susceptible de la soutenir : il en est dit un mot dans l'Introduction, puisque le philosophe écrit que depuis le nouveau centre qu'il propose à toutes les sciences, « nous pourrions étendre nos conquêtes à toutes les autres sciences qui

-
1. Il arrive que Hume emploie péjorativement la notion de « métaphysique », pour désigner les raisonnements spécieux mais inutiles des philosophes les plus éloignés de la vie courante sur les objets hors de portée de l'expérience ou de la démonstration (par exemple *TNH*, 1.4.2, p. 273).
 2. *Ibid.*, p. 34.
 3. « L'art de l'essai » (*Of Essay writing*, 1742, *Essais et Traités sur plusieurs sujets [ETPS]*, trad. M. Malherbe, Paris, Vrin, vol. 1, p. 285-288).